

CONGRÈS INTERNATIONAL
DE
L'ENSEIGNEMENT DES SCIENCES SOCIALES

PARIS

30 Juillet — 3 Août 1900

RAPPORT
SUR L'ENSEIGNEMENT SOCIAL
EN FRANCE

Par G. DEHERME

Président de la *Coopération des idées* (Université populaire
du faubourg Saint-Antoine)

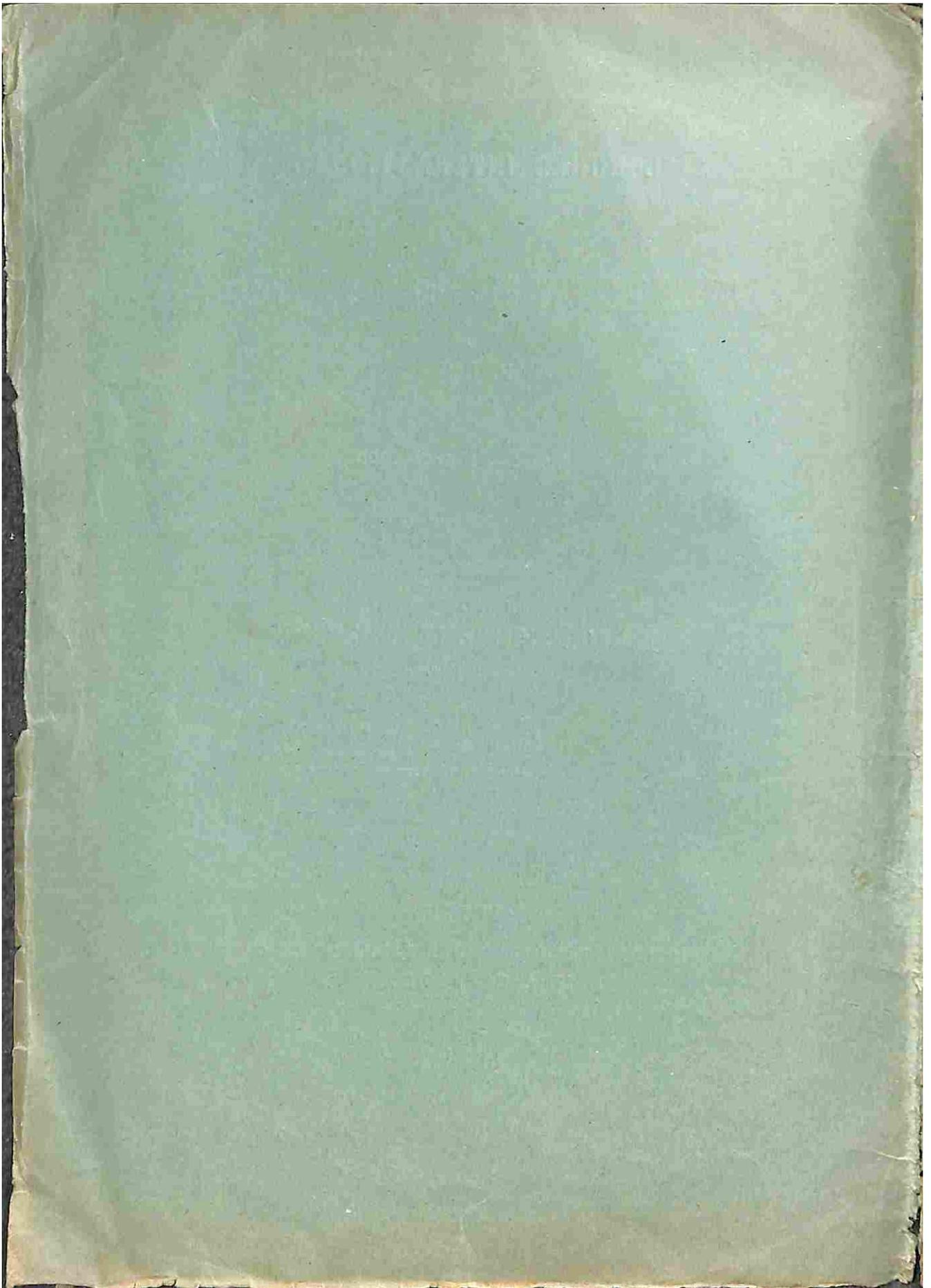
PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C^{ie}

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1900



FRANCE

M. G. DEHERME

Directeur de la *Coopération
des idées*
(Université populaire
du faubourg Saint-Antoine).

RAPPORT SUR L'ENSEIGNEMENT SOCIAL

EN FRANCE¹

I. — HISTORIQUE

En février 1896, paraissait le premier numéro d'une petite revue de 12 pages, *la Coopération des Idées*². Son programme était concis, mais il annonçait de vastes espoirs : « Nous voulons, disait-il, éveiller les énergies latentes... La liberté et la justice ne se décrètent ni ne s'imposent... Régénérer l'individu pour améliorer l'état social ; fortifier les volontés actives, développer le pouvoir d'inhibition pour accroître la liberté ; nourrir l'intelligence, exalter les facultés cérébrales, élargir la conscience pour qu'il y ait plus de justice en ce monde et plus de liberté : voilà l'œuvre audacieuse que nous entreprenons, — but et moyens ». — Le premier abonné fut M. Jean Richepin.

Le n° 2 ouvrait une enquête sous ce titre : « Quel sera l'Idéal de demain ? »

C'est par cette enquête, continuée jusqu'en décembre 1897, que s'est formée vraiment la première Coopération des idées. Quarante-deux réponses de savants, de philosophes, d'artistes, de travailleurs furent publiées successivement. La conclusion montrait l'accord de toutes ces réponses disparates ; elle affirmait la nécessité de l'action énergique, immédiate. On signalait, entre autres, une œuvre

1. Nous donnons sous ce titre des extraits d'un travail très complet rédigé par M. Deherme sur la question, mais que ses dimensions ne nous permettaient pas de reproduire intégralement. L'auteur s'est prêté de très bonne grâce à cette mutilation de son travail. [Note du secrétaire.]

2. Les œuvres vivantes n'ont réellement pas de commencement. Cette petite revue n'était que la continuation d'une feuille volante qui paraissait, sous ce même titre, depuis plus d'un an. Il en est de même pour le groupe d'études sociales dont nous avons entrepris l'historique. Il existait en fait depuis dix ans. C'étaient quelques ouvriers qui se réunissaient dans le sous-sol d'un marchand de vins de la rue Vieille-du-Temple pour causer de philosophie et de sociologie. Mais nous faisons commencer ce groupe au moment où il a nettement conscience de son rôle, où il a son local à lui, où il donne des conférences tous les soirs, où il vit vraiment, où son action est efficace.

urgente à accomplir : les cercles ouvriers de tempérance. « Peut-être, ajoutait-on, tenterons-nous, avant peu, d'en fonder un dans le quartier du faubourg Saint-Antoine. Nous y commencerons un enseignement éthique-social. Plus tard on pourrait s'étendre aux autres quartiers. Et pourquoi pas à toute la France ? Il y faudrait fort peu d'argent, mais beaucoup de bonne volonté. C'est par la causerie, par le livre et le journal, l'éducation syndicale, coopérative, politique, sociale, humaine à organiser. Nous reviendrons sur ce sujet ».

On y revint aussitôt, dans le numéro suivant de janvier 1898, pour lancer l'appel qu'on va lire. Le rédacteur avait été déterminé, par un don de 100 francs de M. Maurice Barrès pour cette œuvre d'éducation : d'autre part, M. Henri Mazel le pressait fortement de commencer immédiatement cette action à l'imitation des *University extensions* anglaises. Voici l'appel. Nous le reproduisons intégralement, parce que c'est de là qu'est sorti tout notre mouvement actuel des Universités populaires. Nous croyons qu'un traité diplomatique n'a pas, historiquement, plus d'importance :

LA COOPÉRATION DES IDÉES
POUR L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET L'ÉDUCATION ÉTHIQUE-SOCIALE
DU PEUPLE

La Coopération des Idées pour l'instruction supérieure et l'éducation éthique-sociale du peuple, dont nous prenons, dès aujourd'hui, l'initiative, travaillera, comme son titre l'indique, à organiser méthodiquement l'éducation syndicale, coopérative, politique, sociale en un mot, du peuple.

La troisième République a prodigué l'instruction. Chaque école construite, disait-on naïvement avec le poète, devait vider une prison. Le nombre des délinquants analphabets a diminué, il est vrai ; mais celui des délinquants lettrés a augmenté dans les mêmes proportions : le total n'a pas changé. Et l'on a dû encore construire de nouvelles prisons.

On avait considéré l'instruction comme une fin au lieu de l'employer habilement comme un moyen.

Nous ne croyons pas, quelque pessimisme que puisse autoriser le présent, élever. Et c'est l'instruction supérieure qui nous paraît le mieux favoriser cette éducation. Nous n'entendons pas l'instruction supérieure qui est distribuée, dans nos facultés et nos écoles supérieures, trop généreusement peut-être, à une multitude de jeunes gens, dont beaucoup seront, hélas ! des « déracinés » du sol natal et du sol moral ; mais une instruction supérieure moins pédante, moins sèche, plus large, plus vivante, qui agira plus sur l'âme que sur la mémoire... Nous ne ferons pas des érudits ; mais des hommes. Faire des hommes, des volontés énergiques, des consciences hautes et claires, des cœurs ardents, des intelligences saines : tel est le but.

Nous ne croyons pas, quelque pessimisme que puisse autoriser le présent désarroi, qu'il faille justifier une œuvre semblable. Nous dirons seulement, en quelques lignes, comment elle va s'accomplir et de quelle façon on y peut contribuer.

Tout d'abord nous ne constituerons qu'un groupe d'études, car nous ne pouvons disperser nos efforts. Ce groupe restera le type de ceux que nous fonderons ensuite dans d'autres quartiers.

Nous louerons une salle. Il faut être chez soi. Des bancs, une grande table, autour de laquelle s'assièront fraternellement professeurs, bourgeois et élèves prolétaires, quelques planches pour les livres, aux murs des maximes : voilà pour l'installation. Plus tard, avec des ressources plus grandes, on fera mieux. Il faudrait pouvoir lutter victorieusement contre les cafés, les marchands de vins, avoir de vrais cercles tempérants où les ouvriers seraient toujours certains de rencontrer des amis sincères ; on organiserait des soirées artistiques, des lectures poétiques ennoblissantes, des excursions instructives, etc. L'alcoolisme, cette lèpre mortelle, serait vaincu !

Les élèves seront des ouvriers du quartier. Ils paieront une cotisation mensuelle de 50 centimes. Les professeurs, nous désirerions qu'ils payassent la même cotisation, ce seront tous ceux, aptes à cette fonction, qui voudront bien s'offrir. On nous a assuré que nous n'en manquerions pas. Nous sommes convaincu que, parmi les travailleurs, il en est qui, âprement, cherchent la vérité. Ceux-là viendront à nous. On les arrachera aux tentations mauvaises de l'alcool et des dissolvantes chimères. Nous en ferons des administrateurs intègres et éclairés de coopératives et de syndicats. Nous formerons ainsi une puissante élite prolétarienne, « noyau vivant de la future société ».

Nous faisons appel à toutes les idées, à toutes les opinions, à toutes les croyances. Toutes, elles seront respectées. Cependant nous recommanderons surtout aux professeurs d'en dégager le fonds social.

Notre enseignement comportera toutes les branches générales du savoir physique, biologique et sociologique : astronomie, cosmologie, géographie ; anthropologie, ethnologie, physiologie, hygiène, psychiatrie, psychologie ; linguistique, logique, esthétique, démographie, droit, économie politique, pédagogie, philosophie de l'histoire, criminologie, philosophie, éthique, etc.

Chaque professeur choisira son sujet et le développera comme il l'entendra. On nous a conseillé le procédé suivant qui nous a paru excellent : chaque séance comprendrait trois parties de vingt minutes chacune ; la première serait consacrée à l'examen des devoirs écrits par les élèves sur la leçon précédente ; la seconde, à la causerie sur le sujet à l'ordre du jour ; la troisième, enfin, à répondre aux questions posées par les auditeurs et à la discussion. Mais ce procédé, nous ne l'imposerons pas, chacun emploiera celui qu'il croira le plus propre à éveiller la sympathie. C'est là l'essentiel. Il est nécessaire que des liens d'amitié s'établissent entre les savants et les ignorants, les riches et les pauvres. Le cerveau des uns, le cœur des autres, l'âme de tous y gagneront. C'est de cette union sincère que nous attendons les bienfaisants résultats de notre tentative.

Nos cours commenceront le 1^{er} avril prochain. Ils se continueront tous les soirs de la semaine de huit à dix heures. Notre programme sera établi pour trois mois. Des affiches et des prospectus en donneront la composition avec les noms des professeurs.

Par nécessaire mesure d'économie, nous prions instamment ceux qui ont l'intention de nous aider de nous faire connaître le plus tôt possible 1 :

1^o Le nombre de causeries qu'ils pourront faire pendant les trois mois d'avril, mai et juin ; les sujets qu'ils se proposent de traiter ; les jours qu'ils préfèrent ;

2^o Les procédés d'instruction et d'éducation qu'ils recommandent ; ce qui pourrait, à leur avis, favoriser le succès de l'œuvre et son prompt développement à Paris et en province.

1. Adresser provisoirement toutes les communications à M. G. Deherme, 17, rue Paul-Bert.

On nous aidera beaucoup en faisant circuler cette note, en la reproduisant dans les journaux et les revues, en provoquant des adhésions, en créant un petit mouvement, par tous les moyens de publicité et de propagande, en faveur de la *Coopération des Idées pour l'instruction supérieure et l'éducation éthique-sociale du peuple*.

Les adhésions affluèrent aussitôt. Les concours s'offraient de tous côtés. On avait 100 francs en caisse : on pouvait se mettre en marche.

Une arrière-boutique est louée à l'essai 25 francs par mois, 19, rue Paul-Bert, au fond d'une cour. Deux tables achetées dans un magasin de démolitions sont mises bout à bout ; on les recouvre d'une étoffe rouge. Elles occupent le milieu de la pièce. Autour, sont les tabourets, 20 tabourets à 1 fr. 25. Au bout, une chaise pour le conférencier, achetée 0 fr. 60. Avec deux lampes d'atelier à pétrole, un tableau noir crevé, c'est tout l'ameublement.

L'ouverture est annoncée, pour le 23 avril, par une petite affiche, du plus petit format, mais qui porte de hautes ambitions. Cent exemplaires sont apposés sur les murs du quartier. Voici le texte :

LA COOPÉRATION DES IDÉES
POUR L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET L'ÉDUCATION ÉTHIQUE-SOCIALE
DU PEUPLE

Aux travailleurs,

Comme vous, nous sommes des travailleurs. Mais nous croyons que la vie humaine a des joies plus intenses, plus durables, plus hautes et moins onéreuses que celles des cabarets. De toutes nos forces, malgré notre ignorance et notre pauvreté, nous aspirons à la vie intellectuelle et morale.

Voulez-vous êtes des nôtres ?

Parmi nous, vous ne trouverez ni des pédants, ni des sectaires, ni des ambitieux ; mais, quelles que soient vos croyances, des amis sincères.

Simplement, nous voulons être des *hommes*, c'est-à-dire plus que des instincts : des consciences, des intelligences et des volontés.

Et cela, camarades, vous le voudrez avec nous.

Groupe A. — 19, rue Paul-Bert. — (Tous les soirs, à partir du 23 avril, de 8 heures très précises à 10 heures). — PROGRAMME DU 23 AVRIL AU 31 MAI 1898.

Samedi 23 avril. — M. Gabriel Séailles, directeur des conférences de philosophie à la Sorbonne : L'instruction supérieure du peuple.

Lundi 25 avril. — M. Henry Bérenger, homme de lettres : La littérature et la politique en France depuis 1789.

Mardi 26 avril. — M. le D^r Boissier, ancien interne des asiles d'aliénés : La folie, sa fréquence, ses formes et ses causes.

Mercredi 27 avril. — M. Germain Martin, archiviste paléographe, secrétaire du « Musée Social » : Le mouvement syndical en France.

Jeudi 28 avril. — M. Léon Letellier, professeur de philosophie : Pêcheurs de Terre-Neuve.

Vendredi 29 avril. — M. Henri Mazel, docteur en droit : Histoire de la civilisation.

Samedi 30 avril. — M. Emile de Saint-Auban, avocat à la Cour : L'idée du droit.

- Lundi 2 mai. — M. Louis Marin, secrétaire de la Société de géographie commerciale : L'Homme ; les Races.
- Mardi 3 mai. — M. J.-A. Cree, médecin : La vie d'Auguste Comte comme explications de ses doctrines.
- Mercredi 4 mai. — M. Camille Léger, agrégé de philosophie au collège de Beauvais : L'amour unique considéré comme principe moral de l'union des sexes.
- Jeudi 5 mai. — M. Georges Blondel, professeur de Faculté, chargé de mission du « Musée Social » : Mouvement industriel et social en Allemagne.
- Vendredi 6 mai. — M. Emile Trolliet, professeur de rhétorique au collège Stanislas : La poésie civique en France depuis 1789.
- Samedi 7 mai. — M. le D' Legrain, médecin en chef de l'asile de Ville-Evrard : L'alcoolisme et ses conséquences sociales.
- Lundi 9 mai. — M. Henri Mazel : Histoire de la civilisation (2^e causerie).
- Mardi 10 mai. — M. Deronde, avocat à la Cour : L'ouvrier dans les révolutions.
- Mercredi 11 mai. — M. Pierre Lasserre, professeur de philosophie : La chanson française (avec audition).
- Jeudi 12 mai. — M. Alex. Séon, artiste peintre : La Beauté dans l'art ornamental. Voir. Choisir. Composer.
- Vendredi 13 mai. — M. Paul Desjardins, professeur au lycée Condorcet : Les grands livres de l'humanité (époques primitives).
- Samedi 14 mai. — M. Henry Bérenger : La littérature et la politique en France depuis 1789 (2^e causerie).
- Lundi 16 mai. — M. André Jacquemont, avocat à la Cour : La Cité antique.
- Mardi 17 mai. — M. Maurice Pujo, avocat à la Cour : L'éducation artistique par quelques grands peintres : Rembrandt, etc.
- Mercredi 18 mai. — M. Camille Léger : La sincérité entre l'homme et la femme (2^e causerie).
- Jeudi 19 mai. — M. le D' Boissier : La dégénérescence. Ses causes, ses effets, moyens de la prévenir (2^e causerie).
- Vendredi 20 mai. — M. Emile Trolliet : La poésie civique en France depuis 1789 (2^e causerie).
- Samedi 21 mai. — M. Fleury, avocat, chargé de mission du « Musée Social » : La grève des ouvriers mécaniciens en Angleterre.
- Lundi 23 mai. — M. Ch.-M. Limousin, publiciste : La Socionomie.
- Mardi 24 mai. — M. Th. Sueur, fils : Socrate.
- Mercredi 25 mai. — M. Gaston Moch, président du comité directeur de l'Indépendance belge : Une langue internationale : l'Esperanto.
- Jeudi 26 mai. — M. Alex. Séon : La beauté dans l'art ornamental. Voir. Choisir. Composer (2^e causerie).
- Vendredi 27 mai. — M. L. March, ingénieur à l'Office du Travail : Le mouvement perpétuel.
- Samedi 28 mai. — M. Arthur Fontaine, ingénieur, sous-directeur de l'Office du Travail : Les associations coopératives de production.
- Lundi 30 mai. — M. Paul Vérola, homme de lettres : Les poètes français du siècle (avec lectures).
- Mardi 31 mai. — M. Festy, chargé de mission du « Musée Social » : Les ouvriers dockers en Angleterre.

Le soir de l'ouverture la petite salle fut comble. Cinquante à soixante personnes vinrent écouter la conférence de M. le pasteur Ch. Wagner, venu en remplacement de M. Gabriel Séailles, gravement malade. Vingt-huit personnes se firent inscrire et payèrent leur

première cotisation mensuelle de 0 fr. 50. La recette fut donc exactement de 14 francs.

Le jour suivant, le public se raréfie. Il n'y a pas des adhésions tous les soirs, car on n'exige pas très rigoureusement l'inscription. Nous notons trois adhésions le 26 avril, deux le 28, deux le 30, trois le 2 mai.

Jusqu'au 6 août le groupe fonctionne ainsi, avec une moyenne de quinze auditeurs chaque soir. Il y eut en tout, durant cette période, cent dix adhésions. On perçut cent soixante cotisations, et les recettes s'élevèrent donc à 80 francs. Nous ne comprenons pas là les souscriptions volontaires. Les dépenses totales s'élevèrent, pour cette première période, à 331 fr. 30, et les recettes à 347 francs.

Les discussions qui suivent les conférences sont toujours courtoises quoique animées. Le contact se fait de mieux en mieux.

L'expérience est concluante, et elle autorise toutes les espérances.

L'été oblige d'interrompre les causeries du soir, mais le dimanche on fait quelques visites au Musée du Louvre, sous la conduite de l'excellent peintre Al. Séon, et l'on s'organise.

On se transporte au 17 de la même rue, dans un local analogue au premier, mais qu'on loue à l'année 450 francs. On s'installe. Quelques planches serviront pour une maigre bibliothèque, quelques banquettes s'ajouteront aux tabourets...

Mais tout cela est encore provisoire, de plus vastes projets se font jour, et dans le numéro de septembre de la revue, il est parlé, pour la première fois, de fonder des Universités populaires.

La Revue se fonde de plus en plus dans l'œuvre nouvelle. Elle en publie les communications, les listes de souscription, les appels ; elle reproduit quelques-unes des meilleures conférences.

Le 3 octobre 1898 réouverture, avec ce programme pour le mois :

PROGRAMME DU MOIS D'OCTOBRE 1898

- Lundi 3. — M. Gabriel Séailles, directeur des conférences de philosophie à la Sorbonne : L'instruction supérieure du peuple.
 Mardi 4. — M. le D^r Marie, de l'Institut Pasteur : La méthode expérimentale.
 Mercredi 5. — M. Théodore Monod, pasteur : Le témoignage.
 Jeudi 6. — M. Lucien Le Foyer, avocat à la Cour : De la vérité, des discussions et des moyens de s'entendre.
 Vendredi 7. — M. Elie Halévy, agrégé de philosophie : J. Bentham.
 Samedi 8. — M. Arthur Fontaine, ingénieur, sous-directeur de l'Office du Travail : Le *Polytechnic Institute* de Regent-street, à Londres.
 Lundi 10. — M. Gaston Moch, directeur de l'*Indépendance belge*, ancien capitaine d'artillerie : L'Evolution vers la paix. La guerre à travers les âges (1^{re} causerie).
 Mardi 11. — M. Robert Dreyfus, publiciste : Le socialisme agraire à Rome.
 Mercredi 12. — M. Jules Lermina, homme de lettres : Shakespeare. Othello.
 Jeudi 13. — M. Henri Vaugeois, professeur de philosophie : Spinoza.

- Vendredi 14. — M. Emile Trolliet, professeur de rhétorique au collège Stanislas : Rôle civilisateur de la langue française à travers l'histoire (1^{re} causerie).
- Samedi 15. — M. Daniel Halévy, publiciste : Le Désordre par la force (1^{re} causerie).
- Lundi 17. — M. Henry Bérenger, homme de lettres : L'émancipation de l'individu.
- Mardi 18. — M. le D^r Marie : L'hygiène à l'atelier.
- Mercredi 19. — M. Camille Léger, agrégé de philosophie au collège de Beauvais : L'apprentissage de la solidarité par la vie de famille.
- Jeudi 20. — M. Louis Marin, secrétaire de la Société de géographie commerciale : Evolution de la propriété.
- Vendredi 21. — M. Henri Mazel, homme de lettres, docteur en droit : La synergie contemporaine (3^e causerie).
- Samedi 22. — M. Aug. Monod, professeur au lycée Montaigne : La morale de La Fontaine et les enfants.
- Lundi 24. — M. Gaston Moch : L'évolution vers la paix. Les besoins internationaux (2^e causerie).
- Mardi 25. — M. Victor Charbonnel, homme de lettres : Le socialisme en Belgique, par J. Destrée et E. Vandervelde (étude critique).
- Mercredi 26. — M. le D^r Cantacuzène, de l'Institut Pasteur : Les microbes.
- Jeudi 27. — M. Mommenheim : Conception positive du système économique.
- Vendredi 28. — M. Emile Trolliet : Rôle civilisateur de la langue française à travers l'histoire (2^e causerie).
- Samedi 29. — M. Daniel Halévy : L'ordre par la justice (2^e causerie).
- Lundi 31. — M. le D^r Vaquier, médecin de l'hôpital des tuberculeux (Œuvre d'Ormesson) : L'hygiène de l'habitation (1^{re} causerie).

Le discours de M. Gabriel Séailles souleva de chaleureux applaudissements. La salle, ce soir-là, fut trop petite. Il y eut cinquante-quatre adhésions. La recette fut donc de 27 francs. Le 4 octobre, il y eut vingt-neuf adhésions ; le 5, il y en a quatre, et trois le 6, et vingt le 7...

Le groupe fonctionna ainsi jusqu'en juillet 1899, et il y eut en tout deux cent quatre-vingt-onze adhésions. Les recettes totales s'élevèrent à 664 fr. 70, et les dépenses à 604 fr. 50.

Comme on le voit, cela vit, se développe. En novembre et décembre on loue un piano, et l'on donne, le dimanche, des soirées musicales.

De plus en plus souvent, la salle est trop petite.

Le numéro de janvier de la Revue annonce enfin le projet de créer une Société des Universités populaires.

Voilà trois années que la Revue paraît sans interruption. Elle a maintenant 16 pages de texte compactes sous couverture verte. Les trente-six numéros parus forment le premier volume de sa collection. Et c'est cette note qui termine le volume :

LA COOPÉRATION DES IDÉES
POUR L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET L'ÉDUCATION ÉTHIQUE-SOCIALE
DU PEUPLE

En haut comme en bas, on s'aperçoit enfin quels malentendus et quelle catastrophe prépare la séparation sociale de la pensée et de l'action.

D'autre part, le succès de notre tentative de rapprochement et d'entente cordiale s'affirme de plus en plus. Il semble bien que l'heure est venue d'entreprendre une grande et belle œuvre, qui ne sera pas celle d'un homme, ni d'une coterie, mais de tous les hommes de bonne volonté, et, plus tard, de la nation entière.

A cette œuvre on donnera l'étiquette et les formes qu'on voudra, on la fera présider et diriger par telles ou telles personnalités indépendantes, il n'importe. Notre modeste tentative a montré la possibilité de la réaliser : il ne reste plus qu'à l'entreprendre. Les bonnes volontés qui demandent à se dépenser ne manquent point. On nous prie de leur adresser cet appel. *Il s'agit de constituer une Société, avec un Comité d'administration, des Statuts, un capital, pour la fondation d'Universités populaires dans toutes les grandes villes de France, et d'abord à Paris.* Nous proportionnerons naturellement notre action aux moyens dont nous disposerons.

On peut nous aider de toutes façons. Nous préparons d'ailleurs l'organisation d'une grande réunion privée. Nous convoquerons par lettre tous ceux qui, d'ici là, voudront bien nous faire savoir qu'ils adhèrent en principe à ce projet. Adresser momentanément les communications à la *Coopération des Idées*, 17, rue Paul-Bert.

A la réunion du 12 mars 1899, il est décidé de constituer une Société des Universités populaires. Peu après un Comité est formé, des statuts sont élaborés, imprimés. Une souscription est ouverte. 15 000 francs sont reçus.

C'est avec cette somme qu'on fondera la première Université populaire importante.

On a quitté le local de la rue Paul-Bert le 1^{er} juillet. C'est le 9 octobre qu'on inaugure celui du faubourg Saint-Antoine.

On comptait sur cinq cents adhésions, il y en eut ce premier mois d'octobre 2 200. Il y en a maintenant 7 000.

Voici la première affiche du mois et le premier programme :

LA COOPÉRATION DES IDÉES
SIÈGE SOCIAL : 157, FAUBOURG SAINT-ANTOINE

Aux Travailleurs,

Comme vous, nous sommes des travailleurs. Mais nous croyons que la vie humaine a des joies plus intenses, plus durables, plus hautes et moins onéreuses que celles du cabaret.

Voulez-vous êtes des nôtres ?

Notre ambition est grande : nous voulons la vérité, la beauté, la vie morale pour tous ; nous voulons que tous soient admis à participer à ces biens qui constituent le patrimoine propre à l'humanité : nous voulons que, comme le soleil pour tous les yeux, la lumière intelligible se lève pour toutes les intelligences.

Nous voulons une civilisation réelle, qui ne laisse plus en dehors d'elle la majorité des hommes, une civilisation qui ne soit plus l'œuvre et le profit de quelques-uns, à laquelle tous soient appelés à concourir et à participer.

Camarades, aspirant à employer nos heures de loisir pour notre développement physique, intellectuel et moral, ce qui veut dire pour notre

émancipation sociale, nous dressons, en face du cabaret et du café-concert, notre première Université populaire.

Cette Université populaire comprendra d'abord :

1° Une salle de cours et conférences pour l'enseignement supérieur populaire, où chaque soir un penseur, un savant ou un artiste, parmi les plus éminents, viendra causer avec nous des plus graves questions artistiques, scientifiques, philosophiques, sociologiques et morale ;

2° Un musée du soir, où défileront les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. Les ouvriers d'art pourront aussi y exposer les plus beaux produits de leur industrie.

3° Une salle de spectacle, où tous les dimanches seront données des fêtes familiales, des lectures, des spectacles, des auditions musicales, etc.

4° Un salon de conversation et de jeux.

5° Une bibliothèque de lecture sur place et de prêt à domicile constamment ouverte. On y trouvera les plus importantes revues littéraires et sociales.

A cette Université populaire seront annexés des services de consultations médicales, juridiques, économiques ; un service de pharmacie à bon marché, de placement, de mutualité, etc. Plus tard, nous tenterons de constituer des associations coopératives de consommation, de production, de crédit.

La société libre et juste de demain sera un régime d'associations. Nous nous y préparerons.

Nous organiserons aussi, pour les beaux jours, des excursions scientifiques, esthétiques, des visites aux musées, ou simplement des promenades amicales.

L'Université populaire ne laissera pas en dehors de son action les femmes, les enfants, les apprentis. Le peuple sera, là, chez lui, en famille, avec des amis sincères.

Camarades, de nos salles faites vos salles, de notre groupement faites votre groupement. En face du cabaret, où le corps se détruit, où l'âme s'avilit, nous ouvrons la Maison du Peuple, foyer de justice et de fraternité.

Avec nous, vous voudrez être des hommes libres, des hommes de jugement sain, et prendre l'habitude de la réflexion et de la critique.

Ensemble nous chercherons quels sont nos devoirs, et nous les remplirons. Mais nous ne négligerons pas nos droits, et, chacun prenant conscience de sa valeur et de sa responsabilité comme individu et comme membre du corps social, nous les exercerons. En un mot, nous travaillerons pour que la démocratie passe des formules stériles dont elle meurt aux réalités vivantes et fécondes de la liberté, de la justice et de la solidarité.

Dès maintenant, nous formons un noyau vivant de la société idéale, et nous vous conjurons de vous joindre à nous.

UNIVERSITÉ POPULAIRE, 157, FAUBOURG SAINT-ANTOINE

(Ouverte tous les jours, sans exception, de 9 h. du matin à 11 h. du soir)

Cours et conférences (avec projections, expériences, exemples, discussions) d'esthétique, de sciences, d'économie, de philosophie, de sociologie, de morale, tous les soirs de 8 heures à 10 heures.

Dimanches et fêtes, jeux et soirées familiales : spectacles, chants, musique, etc.

La cotisation est de 0 fr. 50 par mois. Ce modique versement mensuel est la seule formalité à remplir pour faire partie de notre Association et profiter de tous les avantages qu'elle offre à ses membres *(Voir ci-dessus)*.

On s'inscrit dès maintenant au Siège Social, 157, faubourg Saint-Antoine.

PROGRAMME DU MOIS D'OCTOBRE 1899.

(Séance d'ouverture le lundi 9 octobre, à 8 h. du soir).

- M. GABRIEL SÉAILLES, professeur à la Sorbonne, président de la *Coopération des Idées*, Société des Universités populaires, fera une conférence sur ce sujet : *Education et Révolution*.
- Mardi 10. — M. le D^r Jacquet, médecin des hôpitaux : L'alcool. Les alcoolisés. Les alcooliques (avec projections, 1^{re} causerie).
- Mercredi 11. — M. Henry Bérenger, homme de lettres : La poésie sociale en France au XIX^e siècle (quatre leçons). — I. Lamartine. Avec le concours de M^{me} Marie Marcilly, du théâtre du Gymnase. O. A.
- Jeudi 12. — M. Paul Desjardins, professeur de rhétorique supérieure au lycée Michelet : Le sentiment maternel interprété par les grands artistes. La causerie se fera à notre musée du soir.
- Vendredi 13. — M. Louis Vigouroux, professeur à l'École d'architecture, chargé de mission en Afrique, Australasie et Amérique du Nord : La vie dans les pays neufs (avec projections).
- Samedi 14. — M. Charles Brun, agrégé de lettres : Le théâtre et la famille au XIX^e siècle (1^{re} causerie).
- Dimanche 15. — Le jour : Lecture, jeux. Musée. Le soir : Musique, chants, etc.
- Lundi 16. — M. G. Urbain, docteur ès-sciences : La constitution de la matière. — I. Comment les philosophes et les savants se sont posé le problème.
- Mardi 17. — M. Robert Dreyfus, publiciste : Histoire de la Révolution de 1848 (1^{re} causerie).
- Mercredi 18. — M. Henry Bérenger : La poésie sociale en France au XIX^e siècle. — II. Alfred de Vigny. Avec le concours de M^{me} Marie Marcilly, du Gymnase.
- Jeudi 19. — M. Emile Janvion, publiciste : L'anarchisme à travers les âges (1^{re} causerie).
- Vendredi 20. — M. Daniel Halévy, publiciste : Les prophètes d'Israël.
- Samedi 21. — M. le D^r Leredde, médecin des hôpitaux : La décadence française. Les causes. Les remèdes (1^{re} causerie).
- Dimanche 22. — Le jour : Lecture, jeux. Musée. Le soir : Musique, chants, etc.
- Lundi 23. — M. J. Micouleau, professeur de philosophie : Sociologie générale. Notions et définitions (1^{re} causerie).
- Mardi 24. — M. Henry Bérenger : La poésie sociale en France au XIX^e siècle. — III. Victor Hugo. Avec le concours de M^{me} Marie Marcilly, du Gymnase.
- Mercredi 25. — M. Jules Lermina, homme de lettres : Philosophie de l'histoire française (1^{re} causerie). La nation française.
- Jeudi 26. — M. Victor Charbonnel, homme de lettres : Les prolétaires intellectuels. A propos du *Ferment*, roman social par E. Estaunié.
- Vendredi 27. — M. Emile Trolliet, professeur de rhétorique au collège Stanislas : La poésie nationale en France (1^{re} causerie).
- Samedi 28. — M. le D^r Sicard de Plauzoles : Les microbes et les maladies qu'ils déterminent.
- Dimanche 29. — Le jour : Lecture, jeux. Musée. Le soir : Musique, chants, etc.
- Lundi 30. — M. Henry Bérenger : La poésie sociale en France au XIX^e siècle. — IV. Sully-Prudhomme. Avec le concours de M^{me} Marie Marcilly, du Gymnase.

Mardi 31. — M. Camille Léger, agrégé de philosophie : Les principaux systèmes de morale, de l'antiquité jusqu'à nos jours. — I. Introduction : La recherche philosophique d'un idéal moral.

Dès lors, l'histoire ne saurait se résumer. Il faudrait suivre la vie intense de l'U. P. jour par jour, et des volumes n'y suffiraient point.

Ce n'est pas un mécanisme fixe, c'est un organisme qui se développe tous les jours, et qui a toute la souplesse, la spontanéité, la liberté des choses fortes. Tous les soirs, il y a une conférence au moins, souvent deux, et plusieurs cours de langues : anglaise, allemande, russe et française pour les étrangers ; des cours de sténographie, de photographie, d'harmonie, de chant, de diction, de musique, de couture, etc. Des œuvres sociales s'organisent chaque semaine : colonie de vacances, ouvroir, associations diverses d'enfants, de jeunes gens, groupe théâtral. C'est le foyer ardent d'où surgiront les vraies coopératives, les associations de l'avenir.

On a été contraint de supprimer la salle de jeux, pour les cours et l'agrandissement de la bibliothèque, à la demande même de ceux qui fréquentent à l'Université.

La presse s'était d'abord montrée très sympathique à cette œuvre. Depuis elle a changé. C'est qu'il est avéré maintenant que l'institution ne servira pas d'instrument pour quelque parti que ce soit.

Nous arrêtons cet historique ici, mais il sera incomplet au moment où il paraîtra. Dans ce grand local de 500 mètres de superficie, *la Coopération des Idées* est déjà à l'étroit, et elle prépare la fondation d'un vaste Palais du Peuple. Une société est formée. A l'heure actuelle, on réunit les fonds. Depuis le 7 avril, la petite revue est devenue un journal hebdomadaire d'action et d'éducation sociales.

II. — FONCTIONNEMENT

L'administration de cette grande institution est réduite à sa plus simple expression parce que son fonctionnement est libre et varié comme la vie. Il s'adapte aux choses, aux êtres, à l'heure, aux circonstances. C'est là sa force.

Aux débuts, rue Paul-Bert, il n'y avait pas de règlements, pas de statuts. Payait sa cotisation qui voulait. Personne n'était rétribué pour le service. La salle était balayée tous les soirs par le secrétaire. On collait les affiches gratuitement.

L'argent n'aurait pu remplacer le trésor précieux de ces dévouements obscurs et la ferme et franche gaieté qui les grandissait encore. C'est de cela qu'est faite cette Université populaire, qui la distingue tant des autres, nées d'elle cependant. Voilà la raison la meilleure de son succès.

On acceptait avec joie tous les concours d'où qu'ils vissent, et ils ne faisaient pas défaut.

A 7 h. 1/2 on ouvrait. Un, deux, trois ouvriers entraient. Assis, ils causaient ou lisaient une des nombreuses revues éparses sur la longue table.

D'abord ce fut, quelques jours, tout le public. Un soir même, il y eut exactement deux auditeurs. Le causeur, venu de loin, ne s'en décourageait point. Bravement, il se mettait au bout de la table, et il commençait. Une discussion amicale, mais animée suivait, et le maître apprenait autant que les élèves.

Au faubourg Saint-Antoine on fit, brusquement, un progrès énorme. L'organisation devait être quelque peu différente, mais elle n'a rien d'administratif, de bureaucratique.

Le propriétaire n'ayant voulu faire aucune réparation, et le local, un ancien café-concert, étant dans un délabrement complet, l'installation a coûté 15 000 francs.

On a divisé ainsi cette vaste salle : 1° d'abord un large vestibule, qui sert de bureau d'inscription et de vestiaire ; 2° à gauche, le laboratoire de photographie, puis le bureau du secrétaire ; 3° une salle carrée, pouvant contenir cinquante personnes, qui servit d'abord de bibliothèque, et qui est présentement affectée aux conférences avec discussion, aux cours et aux réunions de Sociétés ; 4° à droite, un long couloir qui mène à la bibliothèque, au musée et à la grande salle ; 5° la bibliothèque qui, pour s'agrandir, a remplacé la salle de jeux supprimée ; elle est spacieuse et bien éclairée, mais insuffisante encore ; 6° le petit musée, où l'on donne aussi des cours, et qui sert aux réunions de dames et à l'ouvroir ; 7° enfin la grande salle avec sa scène, où se donnent, tous les soirs, les conférences, et le dimanche, l'après-midi et le soir, les spectacles et concerts ; quatre cents personnes peuvent s'y tenir à l'aise. Ce chiffre est fréquemment dépassé, et souvent six cents personnes se pressent dans cette salle, elle aussi devenue insuffisante.

Il y a 7 000 adhésions à l'heure actuelle. Ce ne sera plus exact au moment où paraîtra ce rapport. Sur ces 7 000, on compte, en chiffres ronds, 4 500 ouvriers et journaliers, 1 500 employés, 1 000 bourgeois, petits bourgeois, d'industrie, de commerce, de carrières libérales, dont quelques étudiants. Mais l'adhérent ne paye, le plus souvent, que s'il vient. Beaucoup sont un mois ou plus sans revenir, d'autres se font inscrire par curiosité et ne reviennent plus (les bourgeois surtout). En fait, on ne touche que 2 400 cotisations par mois ; cela couvre les frais. *La Coopération des Idées* ne reçoit aucune subvention. Elle ne vit pas par les libéralités des philanthropes. Ce sont les travailleurs qui subviennent aux frais considérables, par leurs cotisations mensuelles. Si ces cotisations devenaient insuffisantes, nous croyons qu'ils souscriraient volontiers le complément. C'est ainsi, d'ailleurs, que l'œuvre se développera et se transformera en un vaste Palais du Peuple.

La Bibliothèque. — Elle est un organe important. 1 000 volumes

sont prêtés par mois. Nous ne comptons point ceux qui sont lus sur place. La bibliothèque se compose de 2 000 volumes, ce qui est vraiment insuffisant ; mais elle s'augmente tous les jours. Très peu de livres sont égarés, et de moins en moins. La bibliothèque est riche surtout d'ouvrages d'art et de revues. On reçoit les principales revues, et les meilleures.

Les livres lus de préférence peuvent se diviser en trois classes : voyages, histoire, pour les enfants et jeunes gens ; romans, pour les femmes ; œuvres sociales ou philosophiques pour les hommes. Les livres de fonds sont plus lus que dans les autres bibliothèques populaires. Ce sont eux qui dominent ici. Il y a, en effet, peu de romans : 300 environ, sur 2 000 volumes.

Un bibliothécaire est constamment occupé. Il est aidé pour dresser les catalogues par une commission de cinq à six membres. De plus en plus des ouvriers font des dons de volumes à leur bibliothèque. Les ouvriers qui chôment viennent dans la journée, mais ils sont peu nombreux. Le soir, la salle est trop petite.

Musée. — Toutes les salles sont des dépendances du musée, puisqu'on y expose des tableaux et des reproductions des maîtres éternels ; mais le musée est consacré surtout à la réunion des œuvres par lesquelles les maîtres de tous les temps et de toutes les écoles ont exprimé un sentiment (la maternité par exemple), une action (le travail manuel par exemple), une idée, etc. Le mystique y côtoie le réaliste, Botticelli voisine avec Rubens ; mais on ne met sous les yeux du public que de la pure beauté.

Dans les autres salles on a exposé les belles illustrations de Jean-Paul Laurens, les *Récits des Temps Mérovingiens*, don de l'auteur, les magnifiques paysages du peintre Beudin, don de M. Gustave Cahen. Al. Séon y a exposé ses idéales figures de rêve et de pensée. D'autres belles choses sont exposées successivement, qui font l'éducation esthétique des habitués. Sur les murs gris, les œuvres d'art ressortent avec force.

Cours et conférences. — Les cours se font régulièrement à date fixe par des professeurs de bonne volonté, et ils sont bien suivis.

Le dimanche matin

Cours de chœurs mixtes, par M^{me} A. Gédalge.
Cours de violon, par M. Gervais Durand.

Le lundi

Cours de langue russe, par M. Gadziatsky.
Cours de photographie, par M. Dufresne.

Les lundi et jeudi

Cours de diction, par M. Noël.

Les mardi et vendredi

Cours d'harmonie, par M^{me} A. Gédalge.
Cours de langue anglaise, par M. S. de Ricci.

Les mercredi et samedi

Cours de sténographie, par M. Labonne.

Les jeudi soir et dimanche matin

Cours de chant, par M. Bischoff.

Le vendredi

Cours de langue française pour les étrangers, par M. Coryn.

Les jeudi et dimanche

Cours de langue allemande, par M. Gurchotwich, le jeudi cours élémentaire et le dimanche cours supérieur.

Chaque professeur s'installe comme il peut avec ses élèves, dans les salles disponibles s'il en reste, ou dans les bureaux et les couloirs.

Les conférences et causeries ont le grand public. La première salle est affectée aux causeries. Les conférences ont lieu dans la grande salle. Il y a une conférence tous les soirs et deux causeries par semaine. Elles se font simultanément.

Tous les sujets sont abordés. Et les plus élevés, les plus abstraits sont des plus écoutés. Quand — ce qui fut rare heureusement — quelque conférencier a cru devoir « se mettre à la portée de son auditoire », il s'est vite aperçu que sa « vulgarisation » sonnait faux et que sa philosophie n'était pas si supérieure à celle du peuple, faite de la rude expérience de la vie. Nous pourrions en citer même qui furent *collés* qui, par un ébéniste, qui, par un charretier, qui, par un malfrat.

Dans la petite salle, le conférencier cause avec son auditoire après avoir exposé son sujet. C'est exactement ce qu'on faisait rue Paul-Bert, et le public est à peu près le même.

Dans la grande salle, cette discussion, on le comprend facilement, ne serait pas possible. Cela dégénérerait en réunion publique, sans profit pour personne. Mais les organismes puissants savent s'adapter comme il faut à leurs conditions d'existence. Si, ici, la discussion n'est plus générale, elle se fait tout de même, après la conférence, par groupes nombreux qui restent et qui causent avec animation. L'aspect est alors pittoresque. Cela ressemble assez à une bourse des idées. A ce bourdonnement se mêle le bruit des cours de musique et de chant.

Un programme est publié tous les mois qui annonce pour chaque soir les sujets traités et les noms des conférenciers. Toutes les idées s'expriment tour à tour. On ne propage aucune doctrine, on ne fait aucun prosélytisme. Cela est tout nouveau en France, et peut-être

unique encore, et cela inquiète les esprits superficiels et tranquilles, ceux que Proudhon appelait avec un mépris justifié : les « orthodoxes ». On s'effraie aussi de l'incohérence apparente de ces programmes et du manque — voulu — de plan. C'est ce qui a contribué le plus au succès de la *Coopération des idées*...

L'été, rue Paul-Bert, on faisait le dimanche quelques visites aux musées. C'était le bon peintre A. Séon qui expliquait, un jour, les beautés de l'œuvre de Léonard de Vinci, un autre, les splendeurs sereines du Poussin. On va recommencer cela cet été, sur une plus large échelle. On fera aussi des excursions joyeuses aux environs de Paris.

Le Théâtre. — Quelques jeunes gens groupés par MM. Chiray, Noël et Roger ont formé une excellente troupe. Ce théâtre populaire, sans subvention, avec de vagues décors et des costumes loués à la soirée, sait donner de la vraie beauté et faire vibrer l'âme du peuple. Que ce soit le *Malade imaginaire*, le *Cid*, *Tartufe*, *Ruy Blas*, l'*Aventurière* ; ou *Gringoire*, les *Flibustiers*, le *Gendarme est sans pitié*, ou encore l'ardente *Liberté* de M. Pottecher, les truculents *Loups* de M. Romain Rolland, l'enthousiasme du public fait trembler les vitres. On s'écrase les dimanches. Et c'est la récompense de ces ardents jeunes gens, la joie qu'ils donnent ainsi. Toutes les trois semaines, ils montent une pièce nouvelle. Ce sont des travailleurs, le jour ils ont à gagner leur pain. C'est le soir qu'ils apprennent leurs rôles. *Liberté* a nécessité quinze répétitions, et les *Loups* plus encore. C'est qu'ils prennent à cœur leur tâche. Parmi les jeunes filles qui jouent, nous en savons deux, dont le talent est incontestable, qui sont à l'atelier onze et douze heures par jour, et qui prennent sur leur sommeil, non seulement le temps d'apprendre leurs rôles, mais encore de faire une partie des costumes pour diminuer les frais généraux. Le groupe de ces jeunes gens s'augmente. Ils ont la foi, le courage, le désintéressement. Ils ont le talent que donne le cœur. Ce ne sont pas des cabotins, leur jeu est de simplicité, et ils savent émouvoir de leurs propres émotions. Leur talent réel est fait de sincérité.

Tous les dimanches sont remplis, et bien remplis. L'après-midi, on fait quelquefois la lecture des grands classiques : *Horace*, *Andromaque*, *Iphigénie*, etc., entremêlée de chants et de musique. Nous devons avouer que c'est moins goûté. Ce n'est pas à cause de l'ampleur du sujet, de la gravité de la beauté pure ; mais c'est que ce sont des lectures. Du reste, elles sont assez rares. On en fait une par mois, parce qu'on veut être des éducateurs et non des amuseurs, et qu'il faut accoutumer le peuple à la Beauté, même quand elle est sans apprêts, sans cadre, même lorsqu'elle est austère et qu'elle rechigne.

Les concerts sont très aimés. Et ce sont les plus beaux morceaux des grands maîtres qui sont le plus applaudis.

III. — LE PALAIS DU PEUPLE

Nous venons de dire ce qu'on a fait. Il reste à parler de ce qu'on va faire. Cela expliquera mieux que tous les raisonnements la vie puissante de l'œuvre et l'enthousiasme des hommes qui la vivent.

Le numéro de la Revue de février 1900 l'indiquait en ces termes :

CE QUE SERA LE PALAIS DU PEUPLE

Ce sont des pierres qui marquent les étapes successives de l'humanité. L'antiquité a dit son rêve de beauté par ses monuments. Le moyen âge a proclamé l'ardeur de sa foi et sa fraternité par les cathédrales. Et voilà des siècles que nous nous sommes remis en route vers la justice et la liberté.

La Bourse et la guillotine ne sont que des baraques provisoires qui n'expriment qu'un régime de transition : la ploutocratie. Déjà leurs charpentes vermoulues ne peuvent plus supporter le poids de nos dégouts.

Ce sont les Palais du Peuple, édifiés par le peuple, qui manifesteront à jamais le triomphe de la démocratie.

L'heure n'est pas venue, sans doute, d'élever le monument définitif qui signifiera la prise de possession de la Cité nouvelle par le prolétariat organisé et conscient. Mais, à tout le moins, celui que nous proposons et que nous réaliserons exaltera les enthousiasmes féconds du peuple, et ce sera quelque chose qu'on ne pourra plus dissoudre ni détruire.

Notre plan idéal comporte un magnifique bâtiment de trois étages sur 3 000 mètres de superficie. C'est l'espace minimum qui sera nécessaire pour satisfaire aux besoins moraux, intellectuels et sociaux des 20 000 adhérents ouvriers que nous prévoyons.

La façade et les sous-sols seront destinés aux magasins des coopératives, aux bains, à une salle de lecture pour les passants, à un café de tempérance et à un grand restaurant coopératif pouvant contenir 200 personnes.

Une agence centrale et un magasin général donneront, par les services qu'ils rendront, une extension considérable aux sociétés de consommation. Nous nous affranchirons par là de tous les intermédiaires — ceux qui s'avouent et les autres.

Au centre sera le théâtre contenant 1 500 spectateurs. Nous ferons le théâtre populaire qu'on attend : il n'est réalisable que là.

Une galerie spacieuse séparera le théâtre du jardin : ce sera plus particulièrement le musée.

Dans le jardin on donnera, l'été, des concerts. Autour, seront le fumoir, la salle du repos et le gymnase. Ici on fera l'éducation physique, on travaillera joyeusement au développement harmonique du corps. On fera de la beauté humaine.

Enfin, au fond de ce rez-de-chaussée, on installera un hall pour la récréation des enfants et des jeunes gens et une salle d'escrime.

Au premier étage, ce seront d'abord des petits et grands bureaux et salons qu'on louerait à différentes sociétés ouvrières : cercles d'amis, mutuelles, syndicats, coopératives, sociétés musicales, etc. Ensuite viendront la bibliothèque, la salle de lecture et plusieurs salles de cours et conférences. Outre les conférences et cours du soir pour les adultes, nous utiliserons ces locaux, dans la journée, pour un véritable collège populaire, où nous donnerons aux enfants de nos sociétaires qui montreront

le plus de dispositions un enseignement secondaire complet, qui leur permettra, plus tard, l'accès des Facultés. Nous commencerons l'instruction intégrale du peuple : le jour, pour les enfants et jeunes gens ; le soir, pour les adultes. Il faut que le peuple ait ses ingénieurs, ses savants, ses philosophes, ses artistes. Il faut la direction aux plus capables, et non aux plus riches. Nous détrônerons l'argent.

Le deuxième étage sera occupé par des ateliers, où sera donné un enseignement professionnel complet. Lorsque, par l'entrée en masse des fils d'ouvriers dans les carrières libérales, un médecin ne gagnera pas plus qu'un ébéniste, beaucoup de fils de bourgeois, qui font de méchants médecins, préféreront être de bons ébénistes. Nous leur apprendrons à être des ouvriers créateurs et artistes, et non pas des contre-maitre ratés comme font la plupart des Ecoles professionnelles.

Nous aurons des expositions permanentes pour lesquelles l'ouvrier fera son chef-d'œuvre. Nous glorifierons le travail manuel, et il se glorifiera mieux encore, lui-même, par ses produits. Plusieurs laboratoires de chimie, de physique, etc., serviront à compléter un enseignement technique solide.

Enfin au troisième étage, nous aurons des petites chambres, chauffées, éclairées, meublées sommairement, mais d'une rigoureuse propreté. Elles seront louées pour un prix modique à de jeunes ouvriers célibataires auxquels la promiscuité des garnis louches est souvent funeste. Un escalier spécial desservira ces chambres.

Voilà ce que nous allons entreprendre au faubourg Saint-Antoine. Nous croyons que ce sera travailler efficacement à l'éducation générale du peuple et à son émancipation. Comme la *Coopération des Idées* a fait surgir, à Paris et en province, de nombreuses universités populaires, nous sommes convaincus que le Palais du Peuple déterminera le courant d'enthousiasme puissant qui emportera le vieux monde d'iniquités.

Tous les efforts désintéressés savent se discipliner. Ils se concentreront là.

Avant peu, les travailleurs de Paris fêteront l'inauguration du Palais du Peuple.

Pour préparer l'œuvre nouvelle, la revue est devenue un journal hebdomadaire qui se vend partout, et auquel les plus grands esprits de ce temps considèrent comme un honneur de collaborer.

